

L'entraîneur : maître ou auxiliaire? [troisième partie]

Autor(en): **Naudin, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **30 (1973)**

Heft 12

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997476>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'entraîneur: maître ou auxiliaire? (III)

par Pierre Naudin

Une faune diverse

Les entraîneurs d'athlétisme sont à la fois la cible et l'ornement du sport de base. Décriés parfois, avec mesure, après les compétitions exceptionnelles dans lesquelles leurs athlètes, pourtant préparés, ont déçu; loués sans excès lorsqu'ils triomphent, ils constituent un groupement homogène, bien que leur faune soit diverse, composée de bénévoles et d'appointés, de travailleurs passionnés et de débonnaires, de grandes gueules et de silencieux. Seul dénominateur commun: la vocation. Entraîner est une tâche difficile. En aucun cas, l'entraîneur ne doit décevoir ou trahir la confiance de l'athlète.

Cette faune n'a guère varié en fonction des époques et de la classe des athlètes. Cependant l'entraîneur de maintenant connaît quantité de choses que ses prédécesseurs ignoraient, parce qu'une espèce d'étanchéité entre les différents groupes de leur hiérarchie empêchait toute communication, et que la morgue, le mépris, le soupçon conditionnaient leurs rapports. Si la stratification s'est maintenue, s'il existe toujours des entraîneurs renommés, et d'autres, nombreux, discrets, bien qu'efficaces, le manque de confiance a progressivement disparu. Certes, des conflits opposent encore quelques entraîneurs, et certains même sont âpres et inapaisables. Il n'existe aucune corporation qui n'ait ses envieux et ses profiteurs, ses «petits» amers, et ses «grands» dédaigneux; ses veinards et ses malchanceux...

Non seulement, au fil du temps, cet homme qui, dans 75 pour cent des cas, est un autodidacte, a parfait ses connaissances, soit dans les livres, soit dans les stages, afin d'être meilleur; mais ses travaux, ses remarques sur le comportement des jeunes qu'il dirige, et l'inaltérable intérêt qu'il porte aux recherches de ses confrères, surtout ceux de l'étranger (qu'il croit toujours en avance sur ce qui se fait en son pays) ont élevé son intelligence et affiné sa perception.

Dans la plupart des pays du globe, les entraîneurs communiquent, écrivent, s'expriment; ils s'informent les uns les autres et les uns sur les autres, au moyen de brochures, de conférences, de colloques. Ils s'épiaient comme ceux d'autrefois sur le terrain et observent leurs athlètes respectifs avec autant d'attention, mais sans doute sont-ils plus proches, plus fraternels; sans doute ont-ils le sentiment d'appartenir à une corporation indispensable, alors que la nécessité de leur présence mit longtemps à être reconnue.

Les innovations de l'un (elles sont d'ailleurs rares) engendrent rarement le scepticisme ou l'ironie des autres: tout ce qui, baroque ou non, peut être un facteur de progrès, mérite l'intérêt. Ce n'est pas à une compétition parallèle à celle des athlètes que se livrent les entraîneurs. Les expériences que constituent les épreuves auxquelles ils assistent et les séances d'entraînement qu'ils dirigent, les préparent toujours à quelque prochaine concertation qui sera bénéfique à l'athlétisme tout entier.

Analogies et différences

Il y a, entre l'entraîneur d'un petit club (soit bénévole, soit appointé chichement — le petit club possède lui aussi ses champions locaux), l'entraîneur d'un grand club (aux émoluments substantiels, comparés à ceux du précédent, mais anxieux, en revanche, quant à la stabilité de sa situation, car la renommée d'un tel club dépend des performances de ses vedettes) et l'entraîneur

dit «national», des différences importantes, indécélables parfois par les profanes, qui ne voient, eux, qu'un type d'entraîneur: un homme en survêtement, attentif, le chrono à la main ou en sautoir.

Leur sportivité peut varier, elle aussi, et se révéler inversement proportionnelle à la notoriété des uns et des autres, et à leur rémunération également. C'est pourquoi, comme il existe des Français dits «moyens» sans que cela soit péjoratif, je m'efforcerais, dans cette étude, de stabiliser les réflexions, les qualités et les défauts d'un personnage type.

Premières définitions

La première qualité qui apparaît chez cet individu, la plus simple aussi, est l'intérêt tout à la fois passionné et raisonné qu'il porte au sport. Si informé qu'il soit des problèmes inhérents à la spécialité à laquelle il se consacre, son instinct est son révélateur et son guide. Son intuition, en effet, lui permet de discerner chez un adolescent ou une adolescente, les possibilités qui s'y trouvent en état de léthargie et dont eux-mêmes, d'ailleurs, ne soupçonnent pas l'existence. Certes, ce «coup d'oeil» n'est pas la vertu spécifique de l'entraîneur. L'athlète, lui aussi, sait voir, pressentir les qualités d'un autre athlète, mais l'entraîneur saura tirer parti de toute cette énergie latente, tandis que l'athlète ne saurait comment en disposer, et même comment procéder à son épanouissement.

Je voudrais, ici, citer un cas particulier.

Il y a quelque sept ans, dans le petit stade Eugène-Brieux, près de la porte Dauphine, où je m'entraînais alors en solitaire, été comme hiver, à l'heure du déjeuner, je vis un jour un inconnu qui m'étonna. Il avait entre 23 et 25 ans, mesurait sans doute 1,80 m et pesait 65 kg environ. Je donne ici l'impression première d'évaluation que j'éprouvai en le voyant courir, et j'ajoute que sa foulée était aussi pure que celle de Ladoumègue. Il utilisait un chrono et semblait surpris de ses temps. (Il ne le fut plus lorsque je lui appris que la piste ne mesurait pas 200 m, comme il le croyait, mais 198!)

Lorsque je me fus mis en tenue, je le suivis quelques tours, puis je l'abordai. J'avais, en l'étudiant, deviné qu'il était non seulement un coureur de demi-fond, mais aussi que sa classe lui avait permis d'accéder à des compétitions d'un niveau convenable. Je m'étais dit aussi qu'il ne semblait pas soupçonner l'étendue de ses capacités. J'avais éprouvé, à son égard, ce sentiment de surprise et d'admiration qu'André Cherrier, — qui fut longtemps un entraîneur valable avant d'être victime, après les J. O. de Melbourne, des bureaucrates de la Direction du Sport français —, qualifiait de «coup d'oeil du maquignon».

Le coureur s'appelait Richard Wilmer, il était Américain, fils d'un pasteur de Washington. Elève du Conservatoire de Musique de Paris, il s'entraînait afin de figurer honorablement aux Championnats des Etats-Unis en salle. Il vivait seul, dans un studio de la place Rodin, et n'osait se mêler aux Français, bien qu'il en connût parfaitement la langue. Sans club, il s'entraînait comme on le lui avait appris à l'Université.

Je sentis qu'il n'aurait pas été mécontent d'adhérer à une société parisienne et lui posai la question; il y répondit par l'affirmative. J'étais alors membre du Racing Club de France et en parlai à mon ami Castagné, qui s'occupait intensément de la section d'athlétisme. Mon enthousiasme l'inquiéta mais il me donna une formule d'adhésion que Wilmer s'empressa de remplir.

— J'irai le voir dans quinze jours, à Colombes, me dit Castagné.

Je n'oublierai sûrement pas ce dimanche matin de la fin septembre où nous primes Wilmer, place Rodin, pour le conduire à Colombes. Le dernier interclubs devait y avoir lieu, et la plupart des champions parisiens étaient là.

Wilmer s'échauffa en ma compagnie, tendu, décidé, chantonant parfois des airs d'opéra (Verdi était son compositeur préféré). Pour ne pas trop l'importuner, je le laissai seul et discutai avec le Dr Huard, qui dirigeait la section d'athlétisme du RCF.

— Alors, il est si bien que ça? me demanda-t-il.

Il y avait un peu d'ironie dans cette question, mais j'étais sûr de mon fait.

— Vous verrez, dis-je simplement.

Bien placé dès le départ et suivant aisément le train, Wilmer mena les deux derniers tours, décrochant ainsi tous les concurrents, sauf un qui le devança d'un souffle. 3'50"2... Je surpris soudain autour de moi des regards de considération.

Wilmer, préparé par les entraîneurs du RCF, devait ensuite, et souvent, étonner ses dirigeants. Battu de peu par Wadoux certes, et qui, lui, consacrait tout son temps à l'entraînement, mais détraquant un jour à son profit, les combinaisons de ceux qui sont en France considérés comme des professionnels: les athlètes de l'AS Préfecture de Police. Il vainquit Verwoort, un dimanche, à Savigny, à la grande fureur, d'ailleurs, de celui-ci. Puis il disparut. Je reçus un jour une lettre de lui: il avait regagné Washington et gagné un mile au Madison Square Garden. Et ce fut tout...

Mon coup d'œil, donc, ne m'avait pas trompé. Cependant, je pense que je serais incapable de conduire des coureurs, jugés par moi doués, aux succès auxquels leur classe leur permettrait d'accéder¹. Je ne sus jamais m'entraîner moi-même, et je tiens à rendre hommage à Joël Fleury, qui tira parti de moi, et presque contre moi, lorsque sonna la quarantaine et que j'étais membre de l'US Ivry. Grâce à lui, je parvins à être sélectionné pour le championnat de France de marathon 1959, après avoir passé le cap des épreuves de sélection. Il avait obtenu de moi une obéissance active; il avait toute ma confiance. Je ne rechignais jamais lorsqu'il me prescrivait, le soir, telle ou telle séance de train ou de fractionné. Nos rapports furent d'une courtoisie presque incongrue sur un stade: nous nous disions «vous». Le «tu» ne vint que très longtemps après notre rencontre. Ces manières peuvent paraître surannées; elles reflétaient l'estime et le respect que nous nous portions.

Mais alors que Fleury se révélait, à mon avis, un excellent entraîneur d'adolescents et d'hommes, je pense qu'il était moins expert à diriger des féminines: il demandait trop à leur organisme, seules les «puissantes» réussissaient, sans toutefois trop durer. C'est pourtant dans cette voie qu'il s'est maintenu.

Un homme triple

L'entraîneur est un homme triple: régisseur, directeur de conscience et thaumaturge (quelquefois même, pour le profane: génie).

Il est un régisseur, non seulement parce qu'il détermine la forme et l'action de l'athlète qu'il entretient dans un état de santé optimum, et parce qu'il administre sa vie et gère ses loisirs. Il est également régisseur selon la définition des comédiens: il fait exé-

¹ Chacun de nous, sportifs, a des exemples de «coups d'œil». Je citerai celui, miraculeux, de Marius... Léglise qui, dans un interclubs, avant guerre, découvrit notre sauteur et sprinter Robert Paul, lequel, mal conseillé, se consacrait au 400!

cuter ses propres directives et porte la responsabilité du déroulement du spectacle auquel est mêlé son athlète devant la direction du club auquel ils appartiennent l'un et l'autre.

De ce fait, il doit s'occuper autant des états d'âme de son élève que de l'état de ses muscles. Il ne conseille et il ne prescrit pas uniquement; il console, il apaise, il exalte; il organise l'avenir immédiat de son élève en fonction de son état physique et moral. Il ne lui suffit pas, d'ailleurs, de savoir de quoi il est capable sur un stade: il s'intéresse à ses travaux scolaires s'il est encore étudiant, à sa promotion sociale s'il exerce un métier.

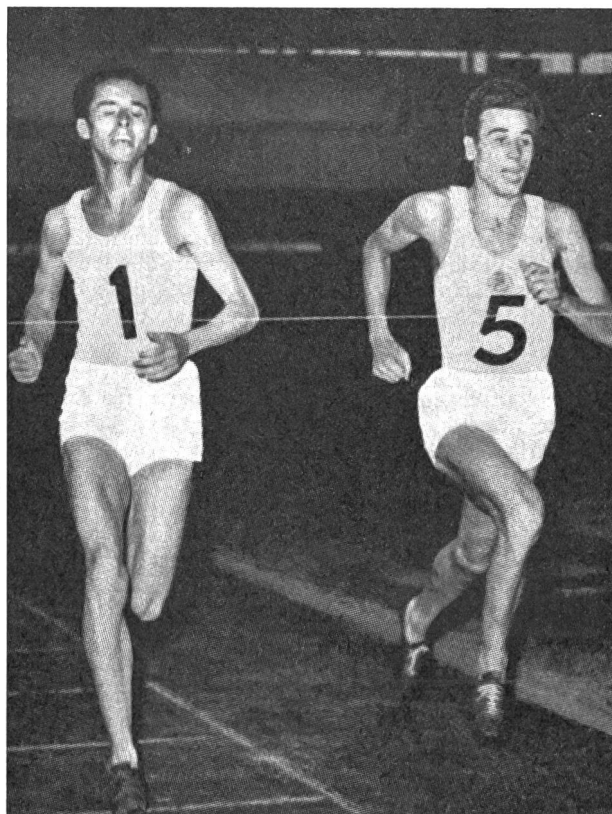
A ce sujet, on a beaucoup écrit d'âneries sur les coaches américains, se souciant peu des études des «universitaires» placés sous leur coupe, et pensant uniquement aux résultats sportifs. Dave James peut témoigner que Ducky Drake, le coach de l'Université de Californie, l'encouragea toujours à obtenir de bonnes notes, et qu'il refusait l'entrée du stade aux cancre et aux fainéants. Il s'occupait de Craig Dixon, Rod Richards, Roubanis, Rafer Johnson et Yang. Il était, précisons-le au passage, diplômé en psychologie et en physique. «Avec lui», m'a dit un jour Dave James, «je n'ai jamais senti que j'étais noir».

Budd Winter, de l'Université de San José, pour son doctorat en physiologie, fit une thèse sur les sprinters. Il s'occupa de Tommie Smith, Lee Evans, Ray Norton, Bob Pointer.

Lee Evans, qui ne valait que 11" aux 100 m, n'aurait jamais, sans lui, fait la carrière qu'on lui connaît.

Les entraîneurs américains ne sont pas coupés de la vie. Ainsi, un Wayne Vandenburg, de l'Université d'El Paso, réprochant les brutalités policières à l'égard des Noirs, refusa, en janvier 1968, à six de ses meilleurs athlètes, de participer au meeting du New York Athletic Club, qu'il considérait comme un club raciste.

On peut certes citer des cas contraires, notamment celui de John Carlos, considéré «comme un cheval de



Sandor Iharos et Laszlo Tabori, produits de l'entraîneur Igloï.

course et non comme un homme», pendant sa scolarité. Delmer Brown, le coach texan, tenait d'ailleurs, aux Noirs, de petits discours sur la victoire de son équipe, même si le meeting d'athlétisme auquel ils allaient participer avait lieu dans une bourgade:

— Quand il nous disait: «Il faut gagner», a expliqué John Carlos, c'était dit sur le ton de: «Dépêche-toi, sale nègre, de me rapporter ta moisson de coton!»

L'entraîneur est thaumaturge, et à l'occasion génie: lorsque Waldemar Gerschler commença à s'occuper de Rudolf Harbig, en 1934, le futur recordman du monde du 800 m, qui était alors un joueur de handball, ne pouvait susciter l'admiration. Il avait gagné un cross-country, couru un 800 m en 2'4" et c'était tout. Cependant, l'entraîneur avait détecté chez ce garçon de 21 ans, bâti pour la course, ce qui lui semblait essentiel pour que sa méthode de fractionné donnât des résultats: un esprit de soumission, une docilité rares, et ces qualités que l'on aurait pu croire incompatibles: une ardeur, une volonté qu'aucune lassitude, aucun effort ne semblaient émousser. Harbig, confiant à la fois en ses possibilités et en son entraîneur, améliora sa vitesse et sa résistance. En 1936, il valait 1'52"2; en 1939, il avait atteint un exceptionnel niveau de perfection morale et physique. Le 15 juillet, à Milan, Mario Lanzi, dans le 800 où ils étaient opposés, assura un train d'enfer: 52" aux 400, et Harbig fut lâché trois fois. Trois fois, il revint dans la foulée du champion italien qu'il lâcha, à son tour, à 120 m de la ligne.

1'46"6. Gerschler ne s'était pas contenté de forger des muscles, il avait forgé un caractère. Le 12 août, à Francfort, son élève, lâché par Lanzi au départ, ajoutait le record mondial du 400 à son palmarès: 46".

Gerschler allait, entre autres «miracles», faire de Josy Barthel, à Helsinki, un champion olympique du 1500 m.

Comme Harbig, Barthel était «dans la vie» un timide, un velléitaire. Sur le stade, il changeait de personnalité; il donnait une signification et un but à ses souffrances physiques, quelle que fût leur acuité.

Cependant, la méthode de Gerschler, faite pour des tempéraments exceptionnels, a suscité bien des déceptions, entre autres la défaite de Roger Moens, aux Jeux de Rome. A cette époque encore, en Allemagne, «c'est l'interval-training qui régnait en maître... et l'on s'appliquait même à faire taire un Van Aaken, ou à ne pas écouter un Arthur Lambert¹».

Le même phénomène de transformation d'athlètes «moyens» en super-champions, — grâce à l'intervention d'un entraîneur combinant la méthode Gerschler et celles expérimentées par Haegg et Zatopek — concerne les Hongrois Iharos et Tabori. A leurs débuts, ils n'inspiraient guère confiance aux dirigeants du club militaire dont ils faisaient partie, le Honved de Budapest. Il fallut qu'Igloï, qui avait une expérience *vécue* de la course, puisqu'en 1937, il avait couru le 1500 m en 3'52"2, les prit en considération et les soumit à un travail intensif pour qu'ils atteignissent les sommets. Fuyant la Hongrie en même temps qu'Iharos, quelques semaines avant les Jeux de Melbourne, Igloï allait apporter son expérience aux athlètes du demi-fond américain. C'est à lui que Schull et Mills (entre autres) durent, à Tokyo, de devenir champions olympiques du 5000 et du 10 000.

La méthode Gerschler doit convenir aux faux-moestes, aux vaniteux refoulés: il faut un courage presque insensé pour s'y soumettre. Et Gerschler n'est pas seulement un technicien valeureux; c'est aussi un psychologue! (à suivre)

¹ Noël Tamini. *Spiridon*. No 7.

DULX Massage

Contre les courbatures

Contre les courbatures

Flacons Fr. 4.50 7.80 et 13.80
En pharmacies et drogueries
BIOKOSMA SA 9642 Ebnat-Kappel